

BOUGIE

LUMIÈRE DU MAGHREB

En 1068, l'émir En Nacer, prince hammadide, fait de ce petit port sa capitale. Elle deviendra une cité réputée pour sa magnificence et la qualité de ses savants. Son rayonnement ne durera qu'un siècle.

PAR **STEFANO LUPIERI**

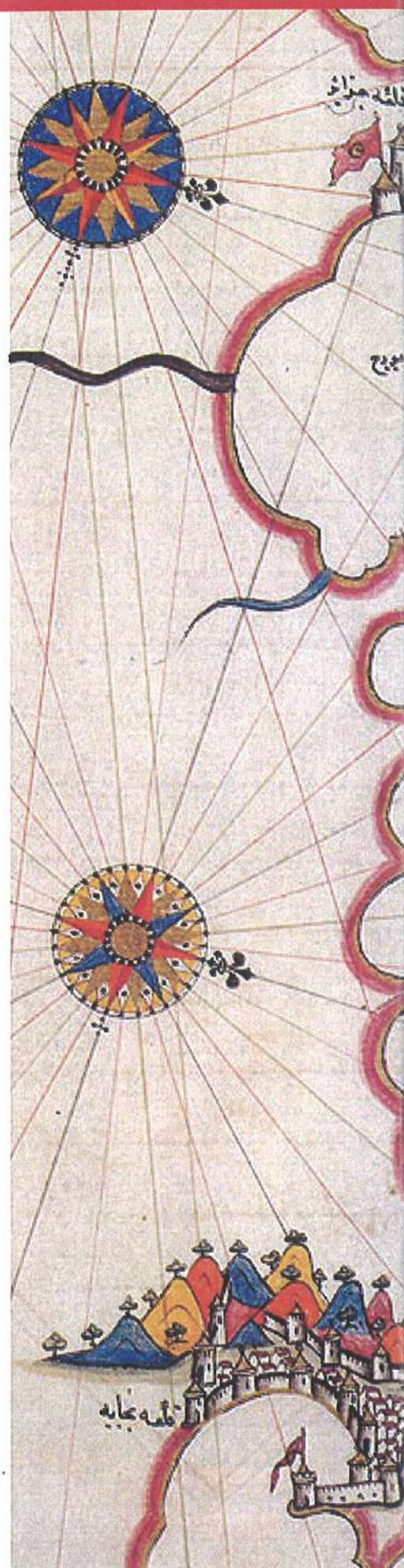
La légende veut que l'émir En Nacer se montra trop fier de la splendeur de Bougie, capitale de son royaume. Pour donner une leçon à cet émir orgueilleux, le marabout Sidi Touati lui fit voir la cité telle qu'elle devrait apparaître par la suite : ruinée et oubliée. Détruite par les Espagnols en 1509, la ville (l'actuelle Bejaïa) n'a jamais retrouvé le rayonnement économique et culturel qu'elle a connu au début du XII^e siècle. « Il faut revoir Bougie, par la pensée, au Moyen Âge, lorsqu'elle avait sur la côte d'Afrique la prépondérance des lettres et du commerce », écrit Laurent-Charles Féraud, ancien interprète des armées devenu ministre plénipotentiaire au Maroc, auteur en 1857 d'une *Histoire de Bougie* (1) qui fait encore référence. « Elle avait alors une forte existence individuelle. Non seulement elle vivait libre et avait modifié à son profit l'autorité des sultans de l'Orient et de l'Occident dont elle relevait d'abord, mais elle avait encore ajouté à sa force personnelle, en s'unissant par des traités d'alliance et de commerce aux principales cités du littoral de la France, de l'Espagne et aux puissantes républiques d'Italie. »

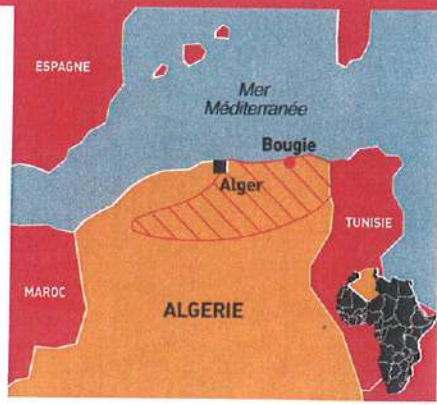
L'essor de ce petit port de la Méditerranée, à l'abri du cap Carbon, est très rapide. Tout commence en 1068, lorsque En Nacer, cinquième souverain de la dynastie des Hammadides, décide d'y transférer sa capitale, située jusqu'alors à l'intérieur des terres, à Kalâa. Objectif déclaré : se protéger des incursions des Hilaliens, une tribu arabe.

« En transférant sa capitale, En Nacer nourrissait sans doute aussi des ambitions maritimes tant économiques que militaires », souligne Dominique Valérian, professeur d'histoire médiévale à Paris-I, qui a consacré sa thèse de doctorat à Bougie.

Des habitants exonérés d'impôts

Le monarque ne crée pas la cité ex nihilo. On sait que l'empereur romain Auguste avait installé une colonie dans cette ville qui s'appelait alors Saldæ. Mais, comme le pointait l'archéologue français Georges Marçais, « Bougie semble avoir vécu des jours sans gloire jusqu'au Moyen Âge musulman ». En Nacer, qui va étendre sa domination sur une grande partie de l'actuelle Algérie du nord, s'emploie à changer son destin. Le souverain fait venir des milliers d'ouvriers pour construire un palais, une mosquée et un mur d'enceinte. Pour favoriser son peuplement, il semble qu'En Nacer ait exonéré les habitants d'impôts. Il ne reste que peu d'écrits, la ville a été en grande partie détruite par les Espagnols. On sait cependant qu'En Nacer a entretenu une cour brillante. Déjà à Kalâa, il s'était entouré d'une élite d'astronomes et de mathématiciens. Cette tradition s'est maintenue avec ses descendants. Dans un ouvrage de l'époque, Abou El Ghoirini donne la biographie sommaire d'au moins 900 savants ayant séjourné dans cette cité au XIII^e siècle. La ville était célèbre pour le niveau de son école et l'intensité de ses controverses. Bien avant Galilée, de nom- 1.





1. Extrait du « Kitab-I-Bahriye » (1511-1521) du Turc Piri Reis : Alger (en haut) et Bougie (en bas).

2. Navire musulman, céramique espagnole du XI^e ou XII^e siècle.

3. Les Hammadides ont régné sur le nord de l'Algérie (en rouge) durant un siècle et demi.

2.

breux lettrés de Bougie considéraient que la Terre était ronde. « La tolérance et le dynamisme des princes de Bougie, ainsi que les relations nouées avec les républiques chrétiennes vont jouer un rôle majeur dans le processus de transmission du savoir musulman vers l'Occident chrétien », souligne le professeur Djamil Aissani (2), président du Groupe d'étude sur l'histoire des mathématiques à Bougie. C'est là que le Pisan Leonardo Fibonacci (1170-1240) va s'initier à l'algèbre et aux méthodes musulmanes de calcul. Il les consignera dans son *Traité de l'abacus* par lequel l'utilisation des chiffres arabes s'est diffusée à l'Occident.

L'amitié du souverain pontife

Le rayonnement de Bougie est aussi avéré en diplomatie. En témoigne une lettre du pape Grégoire VII à En Nacer, à l'occasion de la nomination d'un évêque à Bône (Annaba) et après que l'émir a racheté la liberté des prisonniers chrétiens. « Nous devons plus particulièrement que tous les autres peuples pratiquer cette vertu de la charité, vous et nous qui sous des formes différentes adorons le même dieu unique », écrit le pape. « Jamais peut-être pontife romain n'a plus affectueusement marqué sa sympathie pour un prince musulman », remarque, au XIX^e siècle, le spécialiste de l'histoire des papes, Louis de Mas Latrie.

Selon la légende, En Nacer, frappé par la prédiction du marabout, abdiqua en faveur de son fils El Mansour, qui poursuivra son œuvre. « Doué d'un esprit créateur et ordonnateur, il se plaisait à fonder des édifices d'utilité publique, à bâtir des palais, à distribuer les eaux dans des parcs et des jardins », raconte Ibn Khaldoun, historien du

XIV^e siècle. Au début du XII^e siècle Bougie connaît son âge d'or. La description de visu qu'en fait Al-Idrisi, le géographe du roi normand Roger II de Sicile, est éloquent. « Ses habitants sont riches et plus habiles dans divers arts et métiers qu'on ne l'est ailleurs, en sorte que le commerce y est florissant. Les marchands de cette ville sont en relation avec ceux de l'Afrique occidentale ainsi qu'avec ceux du Sahara et de l'Orient. (...) Autour de la ville sont des plaines cultivées où l'on recueille du blé, de l'orge et des fruits (...) On y construit de gros bâtiments, des navires et des galères car les montagnes et les vallées environnantes sont très boisées et produisent de la résine et du goudron d'excellente qualité. Les habitants se livrent à l'exploitation des mines de fer qui donnent du très bon minerai. En un mot, la ville est industrielle. C'est un centre de communication très important. »

La dynastie des Hammadides prend fin en 1152 avec la prise de Bougie par les Almohades. Sous leur domination, puis celle des Hafsidides, la ville est restée un centre marchand actif. « Mais son poids relatif dans la Méditerranée avait diminué, explique Dominique Valérian. A partir du XII^e siècle, les marchands musulmans perdent l'initiative et n'arriveront plus à rivaliser avec la puissance financière de leurs homologues occidentaux. » En dépit de cette évolution, Laurent-Charles Féraud n'hésite pas à rappeler : « Si au XVI^e siècle, Barberousse était parvenu à enlever cette ville aux Espagnols, le hardi corsaire en aurait sans doute fait le siège de la domination turque sur la côte barbaresque. Alger, que le hasard des circonstances mit au premier rang, serait dès lors restée une modeste bourgade. » ■

(1) Editions Bouchène.

(2) Sur <http://rabahnaceri.unblog.fr>



1.

MOYEN AGE

LES QUARANTE GLORIEUSES

Portée par une série de progrès agricoles, techniques, culturels et religieux, cette période correspond au grand essor de l'Occident. Avec, en apogée, l'édification des grandes cathédrales gothiques.

PAR **CLAUDE VINCENT**

« En 1137, cet élan qui depuis des générations, soutenu par le travail paysan, entraînait le progrès de la civilisation tout entière, apparaît, à mille indices, en pleine accélération. Entre 1180 et 1220, il est si vif qu'on peut se demander s'il ne le fut jamais

autant dans les pays qui forment aujourd'hui la France. Durant ces quarante ans, un tournant se dessine. Il ne s'en produira plus d'aussi marqué avant le milieu du XVIII^e siècle. » (1) Georges Duby, le célèbre médiéviste, est catégorique : ces quarante glorieuses sont les plus importantes et les plus fondatrices pour l'avenir de l'Occident européen, sur les mille ans qui courent de la chute de l'Empire romain à la découverte de l'Amérique. Il n'est pas le seul. Jacques Le Goff, autre médiéviste réputé, abonde dans son sens : « Il y a eu un "beau" Moyen Age que je considère comme un apogée et qui correspond au grand essor de l'Occident entre le XI^e et le XIV^e et, en particulier, entre 1150 et 1250, au temps de la construction des grandes cathédrales gothiques, une période qui constituait l'aboutissement d'une série de progrès en économie, en littérature, en religion... » (2) Ces deux grands historiens issus de l'école des Annales, qui privilégie la durée plutôt que



1. Calendrier extrait du « Livre des profits champêtres et ruraux » de Pietro de' Crescenzi, écrit au début du XIV^e siècle. Ce traité agronomique, qui connaît un grand succès en Europe, pose les bases de l'agriculture moderne.

2. « La prise de Château-Gaillard », enluminure du XV^e siècle. La menace d'armes de plus en plus perfectionnées incite les seigneurs à multiplier les murailles et les fortifications. L'édification d'un château ne prend plus que quelques mois, grâce aux progrès des méthodes de construction.



2.

l'événementiel, avec avant eux l'Américain Charles Homer Haskins (*The Renaissance of the 12th Century*), ont levé la réputation d'obscurantisme qui pesait sur le Moyen Âge depuis la Renaissance et que le Siècle des lumières avait renforcée. Cette période de profonde mutation est d'une grande richesse, sous le règne des capétiens Philippe II, dit Philippe Auguste (1165-1223) et Louis IX, dit Saint Louis (1214-1270), d'Henri III d'Angleterre (1207-1272) ou encore d'Alphonse X de Castille, dit le Sage ou le Savant (1221-1284).

Après la courte renaissance carolingienne (Charlemagne) et dès la renaissance ottonienne (autour de l'an Mil), l'Europe connaît une progression démographique régulière qui va s'accroître entre 1150 et 1250 : la natalité augmente – la famille type compte cinq enfants –, la mortalité baisse, la vie s'allonge. Entre le début du XI^e et la fin du XIII^e, les historiens estiment que la population du royaume de

France passe de 8 à 16 millions d'habitants (entre 20 et 22 millions pour la France dans ses limites actuelles). Après les ravages de la peste noire et les grandes famines du XIV^e, il faudra attendre quatre siècles pour retrouver ce niveau de population.

Le cercle vertueux de la croissance

Cet essor démographique est fondamental car un cercle vertueux est enclenché. Plus de bouches à nourrir, c'est aussi plus de consommateurs, de demande... Les prix augmentent, comme les perspectives de profits, l'investissement est rentable... Les ressorts de la croissance sont en place. La richesse se fonde désormais sur les hommes et leur travail, qui devient une valeur reconnue. La forte demande en céréales incite à défricher les forêts, conquérir les marais et les landes... et, pour ce faire, à développer les techniques. Si la plupart sont déjà connues, souvent depuis l'Antiquité, l'homme médiéval les perfec-

tionne, les adapte à son environnement et à ses besoins. Le passage de l'élevage à l'agriculture s'accroît, la production se diversifie (légumineuses, pois, lentilles, choux) et la culture des céréales riches (blé panifiable, seigle...) s'intensifie. L'instauration de l'assolement triennal et l'utilisation d'engrais améliorent la qualité des récoltes et les rendements à l'hectare – 6 à 8 quintaux, le dixième d'aujourd'hui, parfois jusqu'à 13 les meilleures années. Néanmoins, il n'y a pas de révolution agraire à proprement parler, rappelle Georges Duby, l'agriculture reste extensive.

Les techniques se diffusent largement dans un Occident médiéval où innover reste pourtant un quasi-péché susceptible de mettre en péril les équilibres sociaux, économiques et mentaux, comme souligne Jacques Le Goff (3). En effet, la stabilité, la quiétude (*quies*) sont les vraies valeurs de la société. Malgré cela, les moulins à eau, de plus en plus performants, de plus en plus nombreux, broient farines et plantes tinctoriales, jusqu'au cœur des cités florissantes. Ainsi au XI^e, on comptait deux moulins dans un quartier de Rouen qui ira jusqu'à en posséder plus de trente au cours des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Selon les calculs de l'historien Jean Gimpel, l'énergie cumulée produite par les moulins hydrauliques médiévaux équivaut à une à deux tranches nucléaires ! L'arbre à cames transforme le mouvement circulaire en mouvement vertical, permettant de fouler la laine et les draps, marteler le fer, pilonner. L'activité industrielle (travail des métaux, des textiles, etc.) gagne elle aussi en variété et en productivité. De même, la charrue asymétrique à versoir métallique, l'amélioration des colliers et des jougs, le recours aux chevaux – ferrés – comme animaux de



3.



4.

► trait, aux socs et aux pièces en fer révolutionnent le travail agricole. Cette propagation de l'outillage en fer, matériau jusqu'alors réservé aux armes, ouvre un nouveau marché aux forgerons, leur assurant prééminence et fortune (4).

Quant au perfectionnement des armes (machines d'assaut, arbalètes...), il suscite celui des défenses ! Murailles, fortifications, châteaux : le « marché » de la pierre s'emballe, même si le bois reste prépondérant. L'édification d'un château ne prend que quelques mois, explique Georges Duby, mais sa construction coûte cher. Château-Gaillard, voulu par Richard Cœur de Lion en Normandie, équivalait à la solde annuelle d'une armée de 7 000 fantassins ! Le roi Philippe Auguste multiplie les tours (chacune équivalait à la solde de 1 000 hommes pendant deux mois), fait construire l'enceinte de Paris, entre 1190 et 1215, et paver les rues – un vaste chantier payé par les citadins. En ville, les riches bourgeois, marchands et artisans se font construire eux aussi des demeures en

pierre. On compte de plus en plus de cathédrales, symboles de la richesse des villes.

Car les historiens en conviennent : « Le beau Moyen Âge est essentiellement citadin », rappelle Jacques Le Goff. Les villes sont les premières stimulées par la croissance agricole. Les coûts de transaction, largement liés au transport, sont plus faibles intra-muros. Les affaires et les marchands prospèrent, les grandes foires régionales s'imposent, les corporations, guildes, sociétés civiles se développent, la division du travail s'accélère.

Emergence de l'économie argent

Le commerce entre cités s'amplifie : les forêts reculant, les routes sont plus sûres, les ponts et les chaussées facilitent le transport terrestre des hommes et des marchandises. Sur mer, le gouvernail d'étambot (à la poupe), la boussole, les cartes côtières puis maritimes élargissent le champ d'action des marchands. En terme de vitesses et de tonnages, il faudra attendre le XVIII^e et le XX^e pour faire mieux ! On

assiste à une véritable révolution commerciale : l'économie nature recule devant l'économie argent. Les marchands s'imposent, rompant la répartition ancestrale des rôles entre religieux, guerriers et paysans.

Cette période d'expansion ne se réduit pas à sa seule dimension économique. D'autres bouleversements sociétaux sont à l'œuvre. Le savoir se démocratise. « Nombre d'écoles urbaines sont ouvertes, certaines accueillent même des filles ! » note Jacques Le Goff. Les universités, institutions d'enseignement supérieur, voient le jour un peu partout en Europe : Bologne (1120), Oxford (1130), Cambridge (1209), la Sorbonne, fondée par Robert de Sorbon en 1253...

Autre innovation, loin d'être anecdotique : la pratique de la lecture silencieuse ! Jusqu'alors, seule la lecture à haute voix était en usage. Dorénavant, plusieurs lecteurs peuvent se regrouper dans un même lieu, comme une bibliothèque, dans le respect de chacun. Les œuvres littéraires sont davantage diffusées et la prose s'impose à

3. Un cours magistral à la Sorbonne à Paris, au Moyen Âge. Le savoir se démocratise et les universités voient le jour un peu partout en Europe.

4. Le couronnement de Philippe Auguste à Reims, en 1179.

5. Chantier de construction d'une cathédrale au Moyen Âge.

côté de la poésie. De même, l'Eglise institutionnalise la confession auriculaire (à l'oreille), intime et non plus publique, à voix haute. Certains y voient les prémices de la psychanalyse... Jusqu'aux « bonnes manières » de table qui commencent à être codifiées – on ne mange pas avec les doigts, on ne s'essuie pas les mains sur ses vêtements ! Tout cela concourt à l'émergence de l'individu, dans une société qui ne lui laissait jusqu'alors que peu de place. Une société hiérarchisée par le travail, les relations au-delà de la parenté et du sang, dans laquelle intervient l'intérêt personnel même si la religion chrétienne reste omniprésente.

Ce grand essor ne va pas sans son corollaire : la fracture sociale, ou plutôt, les fractures. Le fossé entre paysans et bourgeois s'élargit, de même qu'entre riches et pauvres dans les villes. Les migrants venus des campagnes, pourtant habitués à des accès périodiques de misère, découvrent l'indigence, la pauvreté permanente. La solidarité d'hier, familiale ou seigneuriale, n'opère plus. Grèves des travailleurs et révolte des pauvres en ville, dès 1260, dévaluation et crise monétaire en 1295 ; puis les ravages des « trois sœurs » – la famine (1311), la guerre (début de la guerre de Cent Ans en 1337) et la peste (1348)... La population est décimée et l'Europe bascule dans une longue période de crises, sinon de régression... ■

(1) *Le Moyen Âge*, Georges Duby, Hachette Littératures, 1987.

(2) Auteur de nombreux ouvrages dont *Un long Moyen Âge*, Hachette Littératures, 2004 et, tout récemment, *Le Moyen Âge et l'argent*, Perrin, 2010.

(3) *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Flammarion, 2008.

(4) *Le Moyen Âge, une imposture*, Jacques Heers, Perrin, 2008.



5.

LES CATHÉDRALES

Les XII^e et XIII^e siècles voient venir le temps des cathédrales gothiques (1). Paris, Bourges, Chartres, Amiens, Beauvais... les villes de France – et d'Europe – rivalisent pour élever ces joyaux. L'art gothique cristallise dans ces grandes constructions la spiritualité du temps. Mais ces grands chantiers qui s'étalent sur des décennies mobilisent des moyens humains et financiers considérables qui, selon nombre d'historiens, freinent le décollage de l'économie.

(1) « Le Temps des cathédrales », de Georges Duby. Gallimard, 1976.

LATRAN IV

Le 11 novembre 1215, débute à Rome le quatrième concile du Latran, à l'initiative du pape Innocent III. Plusieurs centaines d'évêques, d'abbés, de prieurs débattent pendant trois semaines de problèmes cruciaux pour l'Eglise, alors à son apogée dans sa domination de la chrétienté. Ils prennent des dizaines de décisions, censées organiser la marche du monde et la société : répression des Cathares (c'est l'ébauche de l'Inquisition), obligation pour les juifs et les musulmans de porter une marque distinctive, lancement de la cinquième croisade... Mais aussi la confession à

l'oreille du prêtre, la publication des bans et le consentement mutuel public entre époux pour les mariages, révolution féministe avant l'heure.

L'ARBALÈTE

Pourtant indissociable du Moyen Âge, cette arme de jet capable de transpercer une armure à 100 mètres avait très mauvaise réputation. Les chevaliers la jugent déloyale et le clergé immoral, au point, en 1139, de la frapper d'anathème et d'en interdire l'usage (entre chrétiens !). Sans succès. Motif réel : cette arme, aussi puissante que peu technique, donne beaucoup trop de pouvoir au premier combattant venu. De fait, des hordes de mercenaires sillonnent les zones de combat avec femmes et enfants pour se vendre au plus offrant, n'hésitant pas à piller les paysans.

LES GUILDES

Avec le développement urbain, et pour résister au système féodal, commerçants et artisans s'organisent entre professionnels. Ainsi se forment les guildes et les hanses, qui se regroupent ensuite entre villes marchandes pour former des ligues. Certaines, comme la célèbre Ligue hanséatique de l'Europe du Nord – dite Hanse germanique ou teutonique – deviendront de véritables acteurs politiques et défendront jalousement leurs privilèges.

LA CHARRUE

Emblématique du XII^e, la charrue révolutionne le travail des sols, notamment des terres lourdes et grasses du Nord, difficiles à travailler avec les araires classiques, généralement en bois, qui fendent la terre en surface et la rejettent de chaque côté. La charrue, dotée d'un soc dissymétrique en fer, pénètre plus profondément et rejette la terre d'un seul côté. La terre est plus aérée, plus facilement amendable et les rendements augmentent. Lourde, la charrue est tractée par des bœufs ou plus rarement par des chevaux, plus chers. Le perfectionnement des techniques d'assemblage (colliers, jougs...) participe lui aussi à l'augmentation des performances.

MANSA MOUSSA

UN MALIEN EN OR MASSIF

Il y a près de sept cents ans, le « roi des rois » règne sur un empire immense et très prospère, qui tire sa richesse de ses ressources minières : le Mali est alors le plus gros producteur mondial d'or.

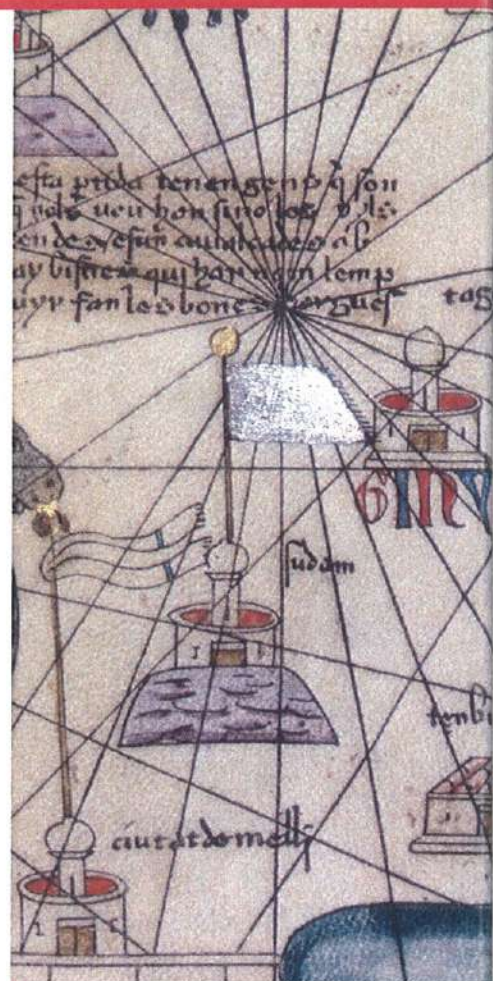
PAR FLORENCE BAUCHARD

C'est son fastueux pèlerinage à La Mecque, en 1324, qui va asseoir la renommée de Kanga Moussa I^{er} et de l'empire du Mali dans toute l'Afrique médiévale et jusqu'en Orient et en Europe. « Il est le plus puissant des rois nègres musulmans, son pays est le plus vaste, son armée la plus nombreuse, il est le plus puissant, le plus riche, le plus fortuné, le plus redoutable à ses armées », rapporte un voyageur arabe de l'époque (1). Dès 1339, la carte marine du géographe majorquin, Angelino Dulcert, figure le *rex melli* assis sur son trône. On le retrouve également sur l'atlas catalan d'Abraham Cresques quelques années plus tard. Et Rabelais mentionne ce royaume dans son *Pantagruel* (2).

Soixante ans après son passage au Caire, le souvenir de Mansa (le roi des rois) Moussa décrit par l'un de ses contemporains « comme un homme jeune, de couleur brune, de figure agréable et de belle posture », y était encore vivace. Chargé de l'accueil du souverain malien, l'émir Abul'Abas Ahmed ben Abi I Haki raconte à l'historien arabe Ibn Khaldoun (3) : « Cet homme a répandu sur Le Caire les flots de sa générosité ; il n'a laissé personne, officier de la cour ou titulaire d'une fonction subalterne quelconque, qui n'ait reçu de lui une somme en or. » Il est vrai que l'immense caravane de l'héritier de la dynastie des Keita composée, selon les sources, de 8 000 à 60 000 hommes – sans compter 500 à 12 000 esclaves –, transportait, selon Al Omari, un géographe de l'époque, 100 charges d'or, soit plus de 10 tonnes. Une magnificence digne d'un conte des Mille et une nuits, dont la source est savamment tue par l'empereur. Celui-ci n'hésite pas à faire courir le bruit que l'or, tel le blé, se plante et se moissonne.

Les largesses distribuées aux notables, comme à l'homme de la rue, furent telles que le cours du métal fin en subit le contre-coup pendant plusieurs années, sans nuire pour autant à la réputation du Malien. Au contraire ! Mansa Moussa n'a eu aucun mal à établir des relations culturelles, religieuses et commerciales avec l'Égypte. Propriétaire des villes saintes, donc à ce titre détentrice du leadership du monde musulman, l'Égypte est la première puissance économique mondiale de l'époque « grâce aux succès militaires et à la sage gestion des grands sultans mamelouks » (4). Plusieurs lettrés, dignitaires et artistes acceptent d'accompagner Mansa Moussa au Mali. C'est le cas notamment d'un architecte de Grenade à qui l'on doit, dans la capitale Niani, une immense salle d'audience royale et plusieurs mosquées au style très caractéristique dit soudanais, fait de murailles de terre renforcées de piques en bois latéraux.

Très pieux, le souverain s'empresse à son retour d'islamiser son empire, faisant construire une mosquée dans toutes les villes où il séjourne un vendredi. Facteur d'unité, cette islamisation notoire des élites, plus limitée au sein des populations, contribue à conforter l'autorité de Mansa Moussa, tout comme la stabilité et la prospérité de son empire presque aussi vaste que l'ex-Afrique occidentale française. Établi sur un territoire de 2 500 km sur 1 200 entre l'Atlantique, à l'ouest, et la boucle du Niger, à l'est, le royaume s'agrandit vers l'est lorsque Mansa Moussa, de retour de La Mecque, soumet le peuple Songhaï et la ville alors modeste de Tombouctou, tête de pont de la nouvelle voie transsaharienne et de la portion navigable du fleuve Niger menant aux

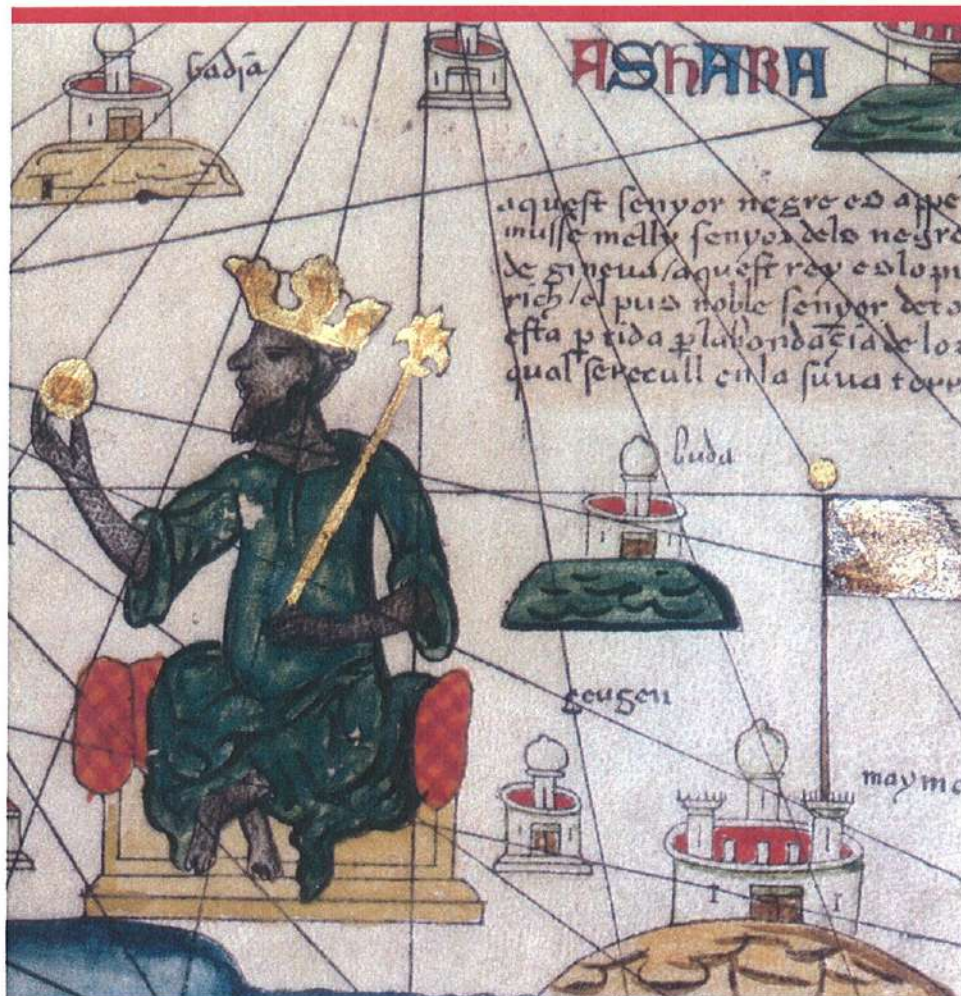


1.

pays de l'or. Le souverain transforme ce lieu hautement stratégique en place forte, y installe une armée et l'un de ses lieutenants dans un nouveau palais construit par l'architecte andalou. Il y fait aussi construire la grande mosquée qui existe encore, même si elle a été régulièrement rebâtie.

Le roi et sa cour se réservent les pépites

Partant de Tombouctou, mais aussi d'autres débouchés des pistes sahariennes (les villes de Ghana, Gao, Djenné, Ouagadougou...), le commerce se développe vers l'est – l'Orient – et le nord – le Maghreb, l'Europe. Ce qui accroît d'autant la richesse d'un empire aux ressources principalement minières dont le cuivre et surtout l'or, dont il était le plus gros producteur à l'époque avec les gisements de Bambouk et de Bouré (5). Le cuivre sert essentiellement de monnaie d'échange contre le métal jaune extrait dans le sud du pays par des populations animistes. Très pragmatique, Mansa



2.

1. Kanga Moussa, représenté dans toute sa majesté sur l'atlas catalan d'Abraham Cresques.

2. Au début du XIV^e siècle, le Mali, dont Niani était la capitale, est presque aussi vaste que l'ex-Afrique occidentale française. Tombouctou a survécu au déclin du pays et est resté l'un des principaux centres islamiques de l'Afrique sub-saharienne.

Moussa a renoncé à les convertir après avoir constaté que les tentatives d'islamisation nuisaient à leur productivité. « Sa tolérance alla jusqu'à les exempter de la taxe due par les infidèles », observe l'historienne malienne Madina Ly-Tall dans son ouvrage.

Le roi se réserve l'or en pépites, offert notamment à ses dignitaires les plus méritants. En revanche, la poudre de métal fin est destinée au commerce vers l'Égypte et le Maghreb. Outre l'or, les esclaves, l'ivoire et les plumes d'autruche sont échangés contre des tapis, des étoffes de luxe, des fruits secs, des parfums, des armes, des chevaux ou du sel venus du Moyen-Orient, d'Afrique du Nord et même d'Europe. Des produits destinés au souverain et à son entourage. Le peuple vit essentiellement d'une économie de subsistance fondée sur les cultures du mil, du founi (graines de moutarde), du riz et de l'élevage de poulets, de chèvres et de moutons (autour des cases), ou encore de bœufs (dans la brousse). La population,

vêtue de pagnes de coton cultivé et tissé sur place, semble d'autant plus satisfaite de son sort que le pays connaît une paix et une sécurité remarquables, selon le voyageur arabe Ibn Battûta qui en cite les qualités : « Le voyageur pas plus que l'homme sédentaire n'a à craindre les brigands, ni les voleurs ni les ravisseurs. » Et « les Noirs ne confisquent pas les biens des hommes blancs qui viennent à mourir dans leur contrée, quand bien même il s'agirait de trésors immenses. Ils les déposent, au contraire, chez un homme de confiance d'entre les Blancs jusqu'à ce que les ayants droit se présentent et en prennent possession (5) ».

L'empire du Mali reste une grande puissance jusqu'à l'émancipation des Songhaï qui reprennent le contrôle du commerce transsaharien au XVI^e siècle. Aujourd'hui, le pays s'est considérablement réduit par rapport aux frontières du XIV^e siècle et c'est l'un des plus pauvres de la planète. Il ne subsiste de son passé glorieux que « différentes

formes de la langue malinké encore parlées dans la région au-delà du Mali, observe Tal Tamari, chargée de recherches au CNRS, que ce soit au Burkina, au nord de la Côte d'Ivoire, en Guinée, en Gambie ou encore dans certaines régions du Sénégal ». L'islam, qui a marqué profondément la langue, est devenu dès cette époque un élément significatif du paysage religieux, mais il faudra attendre le XX^e siècle pour le voir s'imposer comme la religion majoritaire. ■

(1) *L'Empire du Mali*, Madina Ly-Tall.

Les Nouvelles Editions africaines, 1977.

(2) *Un empereur : Moussa I^{er} dans le monde noir*, Théodore Monod, bulletin spécial de *Présence africaine*, 1950.

(3) *Discours sur l'histoire universelle (Al-Muqaddima)*, Ibn Khaldoun (trad. Vincent Monteil). Commission libanaise pour la traduction des chefs-d'œuvre, Beyrouth, 1967-1968.

(4) *Histoire de l'Afrique*, Robert et Marianne Cornevin. Petite bibliothèque Payot, 1964.

(5) *Kanga Moussa : empereur du Mali*, Geneviève Désiré-Vuillemin. Serped, 1963.

SULLY, CHARITÉ BIEN ORDONNÉE...

Célèbre ministre d'Henri IV, il a redressé les finances de la royauté, endettée par trente ans de guerre civile. Et su tirer le plus grand profit des différentes charges qu'il avait accumulées.

PAR ISABELLE ARISTIDE-HASTIR*



1.

Quand Henri IV devient roi en 1589, la situation économique de la France est critique, trente ans de guerre civile et d'insécurité ont désorganisé le commerce, éloigné les nobles de leurs terres, ruiné quelques grandes familles. La dette publique est en 1596 de 200 millions de livres tandis que le revenu annuel n'est que de 7 millions de livres ! Des mesures énergiques sont alors prises. Outre des remises d'arriérés de la taille (impôt

direct pesant principalement sur le monde rural), Maximilien de Béthune, duc de Sully et ministre des Finances, procède surtout à une mise au pas des financiers qui, selon lui, se prétendent les piliers de l'économie, quand ils n'en sont que les pilleurs. Pour brutale qu'elle soit, la méthode est simple : ou ils acceptent une forte diminution de leurs créances, ou ils en perdent la totalité. A la mort d'Henri IV, le 14 mai 1610, la situa-

1. Portrait de Maximilien de Béthune, duc de Sully et pair de France.

2. Les jardins du château de Sully-sur-Loire, au XVII^e, un des grands domaines achetés par le duc grâce à son immense fortune accumulée pendant son ministère.

ne suffisent pas. Le « bon mesnager » s'est en fait aménagé des revenus « extraordinaires », provenant des investissements qu'il a faits dans la ferme des aides et dans les offices des greffes de Languedoc, se comportant ainsi en financier. Plus surprenant : bien que protestant, il fut nommé par Henri IV abbé commendataire de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, dont il touchait les revenus en lieu et place du roi !

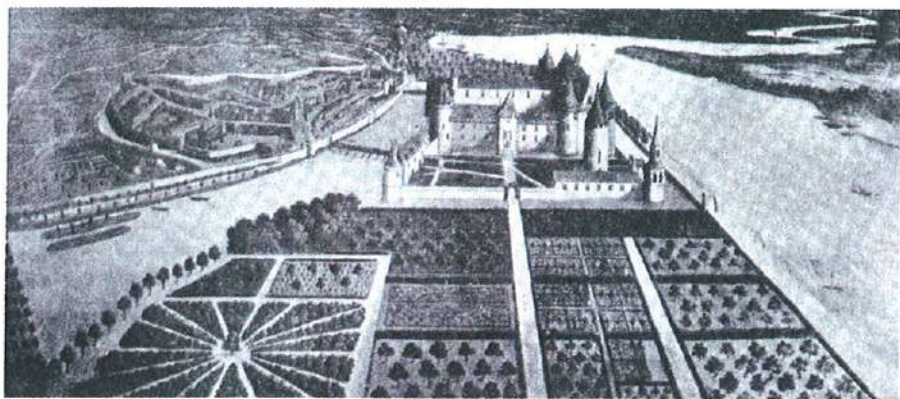
Au XVIII^e siècle, Sully sera pris comme référence par les physiocrates (mouvement

très inégal d'une province à l'autre mais préfère traiter les choses en financier et renégocier la perception de la gabelle au moyen d'une ferme qu'il contrôle étroitement. Dans la pratique, le roi confie à un financier la perception de cette taxe moyennant un loyer annuel. De fait, à la fin du règne d'Henri IV, si le montant de la taille reste faible, les ressources de la monarchie sont considérablement augmentées grâce à la gabelle et autres impôts indirects.

Nommé grand voyer de France (ministre des ponts et chaussées), Sully fait restaurer et développer les routes royales, entreprendre des canaux comme celui de Briare, commencé en 1604, qui devait être la première réalisation d'un vaste système de canaux reliant les mers et les océans par la jonction de la Seine, de la Saône et de la Loire. Mais obnubilé par la présence menaçante des Habsbourg et de l'Espagne catholique, au sud, des Pays-Bas catholiques, au nord, et du Saint-Empire romain germanique, à l'est, Sully néglige la façade maritime. Or, au début du XVII^e siècle, les épicentres de l'économie se déplacent de l'Italie vers les Pays-Bas et l'Angleterre qui savent tirer profit de leurs échanges maritimes. La France n'a alors ni colonie – Québec sera fondé en 1608 – ni flotte militaire – le ministère de la Marine sera créé en 1624. Si on encourage bien quelques manufactures ou entreprises commerciales par privilèges et monopoles, tout cela reste encore anecdotique. Développer l'empire maritime et le réseau de manufactures sera l'œuvre de ses successeurs, Richelieu et Colbert.

Replacé dans l'espace-monde économique européen, le bilan reste donc mitigé. Sous Henri IV, la France traverse une réelle embellie due, en grande partie, au redressement naturel de l'économie avec l'apaisement des conflits intérieurs et extérieurs. Dans la dernière partie du règne (1605-1610), période où les caisses de l'Etat sont pleines, le train des mesures de redressement ralentit. Les indicateurs de développement du commerce et de l'industrie sont faibles, dans un contexte où l'économie européenne reste une économie de crise. La crise, la France la connaît en 1610, mais ce ne sera plus à Sully de trouver de nouvelles sources de financement. ■

* Conservateur aux Archives nationales.



tion financière de la royauté est stabilisée, le budget excédentaire. Sully peut amasser un trésor à la Bastille. De ce point de vue, sa politique économique est une réussite.

On sait moins que le ministre s'est aussi considérablement enrichi au service du roi. Cadet de famille sans héritage, il devient duc de Sully en 1606, pair de France, et accumule l'une des plus grandes fortunes du royaume. Fortune qu'il justifie entièrement par la volonté du roi, s'exprimant par dons et création de charges. Après sa démission en 1611, il prend une retraite de trente ans sur ses terres et meurt en 1641 (peu de temps avant Richelieu en 1642 et Louis XIII en 1643). Il a acheté plusieurs grands domaines – Sully-sur-Loire en Orléanais, Montrond et Orval en Berry, Villebon en pays chartrain – sur lesquels il applique la maxime de « bon mesnager » qu'il a suivie dans l'administration des affaires publiques, c'est-à-dire vivre de ses revenus et ne pas avoir de dettes.

Mais pour faire restaurer tous ses châteaux et les infrastructures agricoles, aménager ses parcs et jardins, galeries de portraits et de tableaux... les revenus des terres

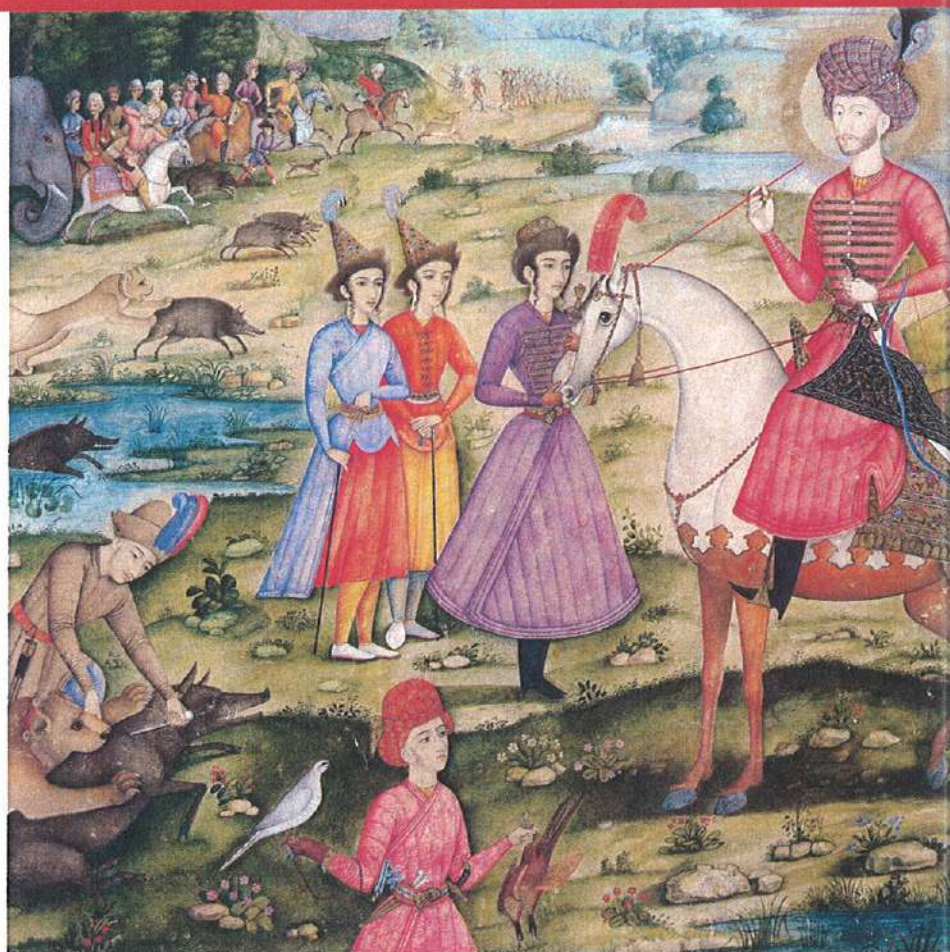
préconisant le retour des nobles à la terre), en opposition à Colbert présenté comme plus soucieux de développer les colonies et les manufactures que les ressources rurales. Les idées économiques de Sully transparaissent aussi dans ses mémoires intitulés *Les Économies royales*, qui ne sont pas à proprement parler un traité d'économie. Ses idées fortes sont la grandeur du roi et de la France, l'ordre institutionnel, la rigueur morale et financière. Sa politique économique tourne autour de trois grands axes : augmenter les revenus du roi, maintenir le revenu agricole pour assurer un minimum d'échanges intérieurs, développer les voies de communication.

Les impôts indirects flambent

Sully fait donc diminuer l'impôt direct, la taille. Il privilégie les impôts indirects : les aides (taxes sur les boissons) et les traites (taxes sur les marchandises) qui se lèvent sur les barrières douanières intérieures de la France. Malgré ses tirades sur l'injustice de la gabelle – impôt sur le sel consistant en une taxe et en l'obligation d'en acheter une certaine quantité –, il ne réforme pas le sys-



1.



LES SPLENDEURS PERSANES

Sous le règne du shah Abbas I^{er}, la Perse vit un âge d'or : jamais l'empire n'a été aussi vaste, l'Etat est modernisé, l'exportation de céramique et de soie enrichit le pays et sa capitale, Ispahan.

PAR FLORENCE BAUCHARD

Choisie comme capitale de l'Empire perse par le shah Abbas I^{er} en 1592, Ispahan témoigne de l'âge d'or de la dynastie des Safavides. Si le Versailles persan a perdu son statut de capitale depuis leur chute en 1722, cette cité-jardin est toujours considérée comme la plus belle ville d'Iran. Redevenue

l'un de ses principaux pôles économiques et intellectuels, elle est la troisième ville du pays avec 1,6 million d'habitants. Le textile, l'acier, la défense et surtout le nucléaire ont pris le relais de la soie et des céramiques qui firent sa fortune au XVII^e siècle, même si on y fabrique encore des produits artisanaux.

Mais Abbas I^{er}, dit aussi Abbas le Grand (1571-1629), a été bien plus qu'un simple bâtisseur. A l'exception de Bagdad et des villes saintes chiites de l'Irak actuel, l'Iran a conservé peu ou prou les frontières de l'empire qu'Abbas a reconquis de haute lutte au cours d'un règne long de quarante ans. De même, la religion chiite et la langue farsi qu'il a promues au nom de l'unité nationale sont toujours d'actualité. Très pieux quand cela l'arrangeait, le souverain musulman a fait preuve d'une grande tolérance religieuse, allant jusqu'à financer la construction d'églises arméniennes afin de maintenir sur son territoire un peuple réputé pour son ardeur au travail et son sens des affaires. Et favoriser ainsi des relations diploma-



1. A l'arrivée au pouvoir du shah Abbas, le pays (frontières en jaune) est exposé aux menaces des Ottomans à l'ouest, et des Grands Moghols à l'est. A la mort du shah, en 1629, la Perse (frontières en noir) est parvenue à chasser les Ouzbeks du Khorassan ; les Turcs de l'Azerbaïdjan et de Bagdad.

2. Scène de chasse à la cour d'Ispahan au XVII^e siècle. Peinture, céramique, soie : le shah encourage les arts à travers les ateliers nationaux.

visées hégémoniques ottomanes. Au nord-est par les Ouzbeks, à l'est par les Moghols d'Inde et, au sud, par les Portugais qui contrôlent le trafic maritime à partir d'Ormuz dans le golfe Persique. Et dans les steppes septentrionales, sa seule ouverture, les Russes placent leurs pions.

Rusé et habile, le jeune roi de 17 ans achète la paix avec ses voisins les plus puissants, les Turcs, en leur rétrocédant plusieurs territoires en 1590 : Tabriz, la capitale historique safavide, l'Arménie et plusieurs provinces du nord-ouest de l'Iran. Le temps de stabiliser la situation intérieure et de se doter des moyens d'organiser la riposte armée qui s'échelonne sur deux décennies à partir de 1603. D'une vassalité féodale, l'organisation administrative du pays évolue vers un système centralisé et fonctionnarisé contrôlé par le shah. C'est lui qui nomme les gouverneurs des provinces. Révocables à tout moment, ces derniers ont tout intérêt à lui obéir et à faire prospérer leur territoire.

Des chrétiens aux postes clés

Soucieux de contrebalancer le pouvoir excessif des Qizilbashs d'origine turkmène (2), Abbas encourage la promotion à des postes clés de l'administration et de l'armée de gholams, ces esclaves chrétiens persophones de Géorgie et d'Arménie. Rémunérée par le trésor royal, son armée permanente ne compte pas moins de 37 000 hommes, auxquels s'ajoutent les 3 000 autres de sa garde personnelle et les 50 000 Qizilbashs qu'il peut enrôler si besoin (3). Sur le conseil de sir Robert Sherley, un émissaire de la couronne d'Angleterre qui fit souche en Perse, les forces armées sont équipées d'une véritable artillerie « avec près de 500 bouches à feu, canons et couleuvrines » (4).

La religion est mise au service de l'Etat. C'est l'époque de l'expansion du chiisme pour rassembler la communauté iranienne. Après avoir repris aux Ouzbeks la ville de Machhad (1598), où est enterré l'imam Reza, le seul à être inhumé en sol iranien, le shah encourage les pèlerinages sur sa tombe, montrant lui-même l'exemple en se rendant régulièrement dans cette ville du nord-est du pays. L'enseignement religieux est largement diffusé, mais uniquement par des docteurs choisis par le shah. Le clergé joue un rôle croissant dans la société, y compris en matière de justice. Le code des prescriptions légales et des rituels chiites, dit la « Somme Abbas », devient la base de la vie religieuse et sociale en Iran.

Toujours dans un souci d'affirmer sa puissance, le shah décide, en 1592, de déplacer le centre de gravité de l'empire de Qazvin, ville trop proche des frontières ottomanes, vers le cœur du pays, à Ispahan, la cité la plus riche du plateau iranien. « Arrosée par un véritable fleuve, le Zayandeh Rud, dont l'eau ne tarissait pas de l'année, elle était le centre d'une plaine exceptionnellement fertile où abondaient les pâturages, les cultures et des étendues d'arbres fruitiers », écrit Lucien-Louis Bellan. Le climat y est particulièrement salubre. Au printemps 1598, le shah lance des travaux d'agrandissement de son palais. Surtout, il entame une politique d'aménagement d'une véritable ville nouvelle autour d'une place aux dimensions sans égales dans le monde (510 mètres de long sur 164 mètres de large), le Meidan. Mosquées, bazars, écoles, ponts, canaux d'irrigation, jardins s'étendent en marge de la ville initiale. Les riches notables sont encouragés à participer à l'embellissement d'Ispahan en finançant la construction de palais et jardins tout au long de l'avenue ➤

tiques et commerciales avec l'Occident contre les Ottomans, l'ennemi héréditaire. Cette politique d'ouverture a contribué à la prospérité de l'empire, comme une série de réformes de l'Etat, de l'armée et de la justice. Objectif du shah Abbas : mettre en place une monarchie absolue à la française, mais plus tolérante vis-à-vis des autres religions. Une ouverture dénoncée par la République islamique, née à la suite de la révolution de 1979. Le régime des ayatollahs débaptisera les artères et les monuments qui portaient son nom, dont la mosquée d'Ispahan (1).

A son arrivée au pouvoir par la force le 1^{er} octobre 1587, et contre la volonté de son père qu'il fit mettre en prison, Abbas I^{er} règne sur un pays fragilisé par une guerre civile larvée, isolé religieusement – la Perse est chiite dans un monde musulman majoritairement sunnite – et en voie de marginalisation commerciale. L'empire est menacé de toutes parts. A l'intérieur, par les querelles de seigneurs féodaux, les Qizilbashs. A l'ouest de ses frontières, par les

3. Peinture de 1672 du shah Abbas en compagnie d'un page. Voici le portrait que dresse de lui Antoine de Gouvea, religieux portugais qui vécut à sa cour : « Il était gay de visage, robuste [...], aimé du peuple, extraordinairement craint et redouté des grands... »



3.

➤ monumentale de 1 600 mètres de long et 48 mètres de large – l'équivalent des Champs-Élysées – qui relie le Meidan au quartier arménien de Djolfâ. Bâti de toutes pièces sur la rive sud du fleuve, il est destiné à accueillir les populations déportées de force d'Arménie. Brutal, ce transfert vise un double objectif : pratiquer la politique de la terre brûlée en Arménie, dont la prospérité attirait les Ottomans, et tirer profit du réseau d'influence international (de l'Inde à l'Europe) des artisans et des marchands arméniens. Un réseau qui lui servira à relancer le commerce extérieur de l'empire, à commencer par celui de la soie.

La soie, un commerce très lucratif

Réputée en Occident depuis le XIII^e siècle, la soie perse est certainement le plus lucratif des différents commerces d'exportation. Devenue monopole royal en 1619, cette activité va connaître un vif essor sous le règne d'Abbas. Elle permet de remplir les caisses de l'Etat et de faire venir d'Occident des draps, des brocards italiens et des bijoux, et de l'Orient des épices et des cotonnades. Réalisée près de la mer Caspienne, la fabrication a quasiment doublé en vingt ans, passant de 125 à 192 tonnes entre 1613 et 1633. Et son essor s'est poursuivi bien après la mort du shah. Quarante ans plus tard, le bijoutier français Jean Chardin (1643-1713), qui séjourna quatre ans en Perse, estime cette production à 270 tonnes (5).

Outre les brocards de soie brodés d'or et d'argent, le shah encourage la réalisation de tissus de coton, de tapis – tissés à Kachan, Kerman et Herat – et de céramiques en fondant ou en relançant des ateliers nationaux. Du Colbertisme avant l'heure ! Ces marchandises ne sont pas seulement destinées à l'exportation : elles décorent les nom-

breuses mosquées et écoles construites sous l'ère d'Abbas et satisfont les goûts de luxe des notables et d'une clientèle croissante de marchands aisés. L'historien Andrew Newman en veut pour preuve le développement d'énormes luminaires, représentant non plus de jeunes nobles de la cour mais des hommes plus mûrs comme les derviches ou de simples paysans, réalisées notamment par le grand peintre de l'époque, Riza Abbasi (6). Parallèlement, l'engouement des Iraniens pour la céramique chinoise incite le shah à faire venir à Ispahan près de 300 artistes chinois. « On assiste à un changement d'échelle. C'est moins un art de cour personnel qu'un art public », observe Francis Richard, conservateur à la bibliothèque universitaire des langues et des civilisations et auteur d'un ouvrage sur l'âge d'or de la ville (7).

Ispahan rivalise alors avec Constantinople, considérée jusqu'ici comme la plus belle cité du monde. L'afflux de bureaucrates, d'artisans, de marchands et de lettrés fait bondir sa population, qui atteint 600 000 habitants à la fin du règne d'Abbas (8). Une fois installés, les Arméniens, qui représentent une forte minorité de 30 000 personnes, se verront accorder la liberté de culte et des financements pour construire des églises, mais aussi une autonomie administrative et des privilèges économiques. Des avantages qui attireront en

quelques décennies 60 000 Arméniens (8). C'est près de cette communauté que s'établissent dès le XVII^e siècle, et encore plus au XVIII^e siècle, de nombreux Européens, religieux, diplomates, grands voyageurs, comme l'Italien Pietro Della Valle (1586-1652) ou simples marchands comme les Français Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689) ou encore Jean Chardin.

En dépit de ses tentatives d'ouverture vers l'Europe, le Shah ne parvient pas à monter une coalition européenne autour du Saint-Siège contre les Ottomans. L'intérêt recherché était aussi bien politique qu'économique : il s'agissait de se poser en contre-pouvoir des Ottomans et d'intensifier les échanges directs avec l'Occident. S'il ne réussit pas sur le plan militaire, il a été plus efficace sur le front commercial, notamment après avoir délogé les Portugais d'Ormuz, avec l'appui des Anglais. Alors en position de contrôler le trafic dans le golfe Persique, il a pu accorder des privilèges aux compagnies des Indes orientales, anglaise, française ou hollandaise. Faute d'obtenir l'alliance militaire souhaitée contre les Ottomans, le shah a régulièrement entretenu des ambassades pour jouer de l'amitié de tel ou tel Etat. « Un jeu diplomatique que l'Iran a poursuivi par la suite », souligne Francis Richard.

Contrairement aux dires de Jean Chardin, la Perse ne cessa pas de prospérer à la mort du shah, bien que ce dernier n'ait pas préparé sa succession, éliminant brutalement ses fils de la course. Les réformes mises en œuvre, tout comme les liens tissés avec les Européens, ont produit leurs fruits sous le règne de son arrière-petit-fils, Abbas II, dans la seconde moitié du XVII^e siècle. ■

(1) *Shah Abbas, empereur de Perse 1587-1629*, Yves Bomati, Houchang Nahavandi. Perrin, 1998.

(2) Ce sont des Turcs non ottomans et chiites qui se rallièrent au cheikh Safi-al-Din au XIII^e siècle.

(3) *Guerres et civilisations*, Gérard Chaliand. Odile Jacob, 2005.

(4) *Shah Abbas I^{er}*, Lucien-Louis Bellan. Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1932.

(5) *The Cambridge History of Iran*, tome VI. Cambridge University Press, 1986.

(6) *Safavid Iran : Rebirth of a Persian Empire*. I.B. Tauris, 2008.

(7) *Le Siècle d'Ispahan*. Découvertes Gallimard, 2007.

(8) *Histoire de l'Iran*, Jean-Paul Roux, Fayard, 2006.



1.

MÉNÉLIK II

CHARLEMAGNE ÉTHIOPIEN

Au début du siècle dernier, il parvient à réunifier l'empire abyssin et à repousser les visées colonialistes des Européens. De quoi lui assurer une place de choix au Panthéon de l'histoire africaine.

PAR LIONEL STEINMANN

Certains le comparent aux souverains les plus illustres du monde occidental. D'autres, tel le diplomate américain Robert Skinner, qui négocia avec lui un traité d'amitié, le décrivent en émule de l'empereur Meiji, le grand modernisateur du Japon (1). Ménélik II n'est pas très connu en France, mais son action pour l'Éthiopie lui donne une place de choix au Panthéon de l'histoire africaine. Lorsqu'il est proclamé empereur, en 1889, la tâche s'annonce pourtant immense. Au fil des siècles, le vieux royaume abyssin s'est morcelé. Son organisation économique et sociale reste archaïque et féodale. Les puissances européennes, enfin, se pressent à ses portes. En deux décennies, le « roi des rois » va réunifier l'empire, affirmer son indépendance face aux visées colonialistes et édifier les bases de l'Éthiopie moderne.

Premier impératif pour le nouveau souverain : imposer son autorité. Les seigneurs des États qui composaient jadis l'Abyssinie ne cessent de se livrer bataille. Pour accéder au trône, Ménélik II a déjà dû guerroyer pendant vingt ans. Devenu empereur, il garde les armes à la main et soumet une à une les provinces périphériques. Quand s'achèvent ces conquêtes, en 1900, il règne sur un territoire trois fois plus vaste que sa province d'origine, le Choa.

La soumission de ces États se révèle fondamentale sur le plan économique. Les régions riches et peuplées du sud du pays donnent à l'empereur les moyens de financer son armée. Elles le poussent aussi à amé-



2.

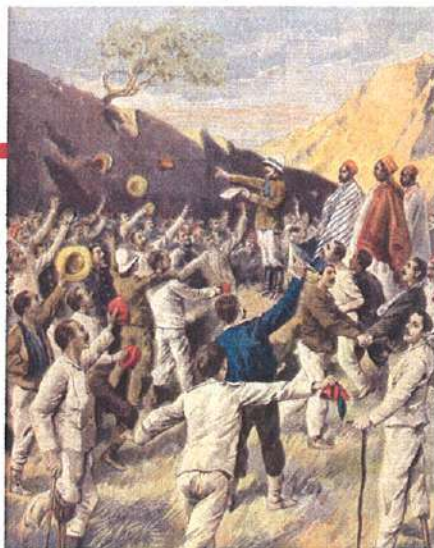
ANAC. PHOTOS - AKG

nager les infrastructures. « Il fallait adapter celles-ci à l'exploitation des nouveaux territoires, rapporte Estelle Sohler, docteur en histoire et maître assistante à l'université de Genève. Ménélik II a créé pour cela un réseau de places fortes, les *kétémas*, destinées à administrer les régions, pacifier le territoire et récolter les impôts. » Des routes modernes et des ponts sont construits, ainsi qu'une nouvelle capitale, Addis-Abeba (« nouvelle fleur » en langue amharique).

Cette stratégie d'expansion territoriale répond également à un impératif tactique : établir autour du cœur du pays un glacis défensif pour le protéger des visées coloniales. En cette fin de XIX^e siècle, les puissances européennes font main basse sur l'Afrique et lorgnent particulièrement l'Éthiopie. Mais c'est compter sans le puissant sentiment national qui anime le pays. « Les Éthiopiens ont adopté la religion chrétienne orthodoxe au IV^e siècle après J-C, explique Ayda Bouanga, qui prépare une thèse d'histoire sur le pays. C'est une singularité en Afrique et un sujet de fierté nationale. On peut penser que cela a amené les Éthiopiens à n'avoir aucun complexe culturel par rapport à l'étranger et à ancrer dans leur culture l'idée d'indépendance. »

L'armée italienne mise en déroute

Ménélik II reprend à son compte cette tradition. Diplomate habile, il joue des rivalités entre puissances coloniales. D'abord pour accéder au trône, ensuite pour se préserver de relations trop exclusives avec l'un ou l'autre. Mais l'Italie lui déclare la guerre et il faut en passer par les armes. A Adoua, le 1^{er} mars 1896, l'armée transalpine est mise en déroute, laissant sur le terrain quelque 12 000 morts, blessés et prisonniers. Outre son importance tactique et diplomatique, cette victoire a une portée symbolique immense : elle bat en brèche les théories raciales des colonisateurs sur la supériorité des Blancs. Pour ne pas perdre la face, ceux-ci en viennent à soutenir que les Éthiopiens ne sont pas des Noirs, mais des Caucasiens dont la peau a bruni du fait de l'exposition au soleil... L'Italie reconnaît l'indépendance de l'Éthiopie quelques mois plus tard. Celle-ci demeure le seul royaume africain à n'avoir pas succombé aux convoitises européennes.



3.

1. En 1900, le territoire contrôlé par Ménélik II est deux fois plus grand que la France.

2. Portrait du souverain vers 1890, il a alors 46 ans.

3. Le conflit italo-éthiopien (1884-96) : libération des prisonniers de guerre italiens.

C'est aussi pour faire pièce aux visées colonisatrices que Ménélik lance un vaste mouvement de modernisation. Le souverain est certes curieux de nature : selon Robert Skinner, « sa soif d'information est phénoménale [...] Il est très intéressé par les armes et plus généralement intrigué par les machines et la technologie ». Mais il a surtout conscience que le retard technique vis-à-vis de l'Occident rend son pays vulnérable. Il s'efforce donc d'y remédier. Des écoles et des hôpitaux sont construits. L'eau courante et l'électricité sont installées dans le Gebbi, le palais impérial. La Bank of Abyssinia, première banque éthiopienne, ouvre ses portes en 1905. Les premiers vélos apparaissent dans les rues de la capitale en 1907, les premières voitures en 1908. La même année, l'Éthiopie est admise à l'Union postale universelle ; télégraphes et téléphones permettent de joindre rapidement les régions éloignées de la capitale. Ce développement des moyens de communication facilite l'administration d'un pays aussi vaste. « Mais il s'agissait également de répondre à la propagande colonialiste européenne, qui assimilait Afrique et arriération », fait valoir Estelle Sohler.

Pour acclimater son royaume aux technologies occidentales, le souverain ne craint pas de s'entourer d'experts européens. Le Suisse Alfred Ilg arrive à la cour de Ménélik II en 1879, alors que celui-ci n'est encore que roi du Choa. Ce jeune ingénieur gagne la confiance du futur empereur en confectonnant à sa demande... une paire de chaussures et un fusil. Ménélik en fait son ingénieur en chef, lui conférant un rôle clé dans la modernisation du pays. Ilg devient par la suite le principal conseiller diplomatique du monarque, puis son ministre des Affaires étrangères. Autre proche, le Français Léon Chefneux est, lui, nommé consul général d'Éthiopie pour l'Europe.

Ces deux hommes sont étroitement associés au plus fameux chantier de l'Éthiopie à l'époque, la construction du chemin de fer entre Djibouti et Addis-Abeba, destiné à développer le commerce avec l'étranger (et l'importation d'armes). Ilg et Chefneux en obtiennent la concession en 1894. Les travaux démarrent trois ans plus tard, mais le chantier doit affronter de multiples difficultés. Les poteaux télégraphiques installés le long de la ligne, par exemple, ont dû être réalisés en fer pour résister aux termites ! Les difficultés et les surcoûts s'accumulent, générant retards et pénuries de financement. Finalement, les 780 kilomètres de ligne ne seront achevés qu'en 1917.

Lois et institutions sont adaptées à leur temps, avec une centralisation accrue qui tranche sur le féodalisme d'alors. Le système judiciaire est réformé, tout comme celui des impôts, ce qui permet d'accroître fortement les revenus de la couronne. En 1908 enfin, la loi sur l'héritage affirme le principe de propriété privée (qui ne va pas forcément de soi dans les mentalités éthiopiennes). Elle supprime la possibilité dont disposait l'Etat de confisquer l'héritage à la mort d'un sujet de l'empereur.

Dans son ardeur, Ménélik II doit toutefois composer avec les forces conservatrices du pays. L'aristocratie voit d'un mauvais œil son progressisme. L'Eglise orthodoxe, qui a le monopole de l'enseignement, freine la volonté du souverain d'ouvrir celui-ci à des professeurs étrangers. Ménélik n'insiste pas : très ouvert d'esprit, il n'est pas pour autant prêt à bouleverser les structures sociales. Mais dès 1906, sa santé décline et il est frappé en 1907 par une hémiplegie qui le diminue fortement. Il décède en 1913 et repose dans le mausolée qui porte son nom à Addis-Abeba. ■

(1) *Abyssinia of Today*, Robert Skinner. 1906.



I.



III.



IV.



V.

ANCIENS ET NOUVEAUX RICHES

PAR LIONEL STEINMANN

Depuis la Grèce antique, chaque époque a connu une ou plusieurs figures symbolisant la quintessence de la fortune. Les têtes couronnées, dont les avoirs personnels se confondaient avec les caisses de leur royaume, ont longtemps dominé ce palmarès de l'opulence. Au fil des siècles, ils ont cédé le pas aux banquiers, aux marchands et aux industriels. Galerie de portraits de quelques-unes des grandes fortunes de l'histoire.

I. CRÉSUS, UNE PRODIGALITÉ DEVENUE PROVERBIALE

(561-546 avant J-C)

Le dernier roi de Lydie (une partie de l'actuelle Turquie) tirait sa fortune de l'exploitation des sables aurifères du fleuve Pactole. Sa prodigalité devint proverbiale auprès des Grecs, lorsqu'il combla leurs sanctuaires de multiples offrandes. D'après Hérodote, celui de Delphes reçut entre autres 3 000 têtes de bétail et une statue de lion en or. Crésus est aussi connu des numismates pour avoir, le premier, fait frapper des pièces en or et en argent. Cette munificence n'empêcha pas sa chute, à la suite d'une guerre hasardeuse contre le Perse Cyrus le Grand.

II. JULES CÉSAR, DES CONQUÊTES SONNANTES ET TRÉBUCHANTES

(101-44 avant J-C)

César démarra sa carrière politique criblé de dettes : afin de se rendre populaire, il organisait de fastueuses réceptions pour lesquelles il empruntait massivement. L'opulence vint avec les succès militaires. Le soir de la prise d'Alésia, il vendit 53 000 esclaves en une seule transaction ! Les régions conquises furent systématiquement pillées. Selon les historiens, les seules conquêtes de la Gaule et de l'Espagne lui rapporteront au total 48 millions

de sesterces – l'équivalent de 48 000 ans de la solde d'un légionnaire !

III. ANASTASE I^{ER}, GESTIONNAIRE AVISÉ DES FINANCES PUBLIQUES

(430-518)

Moins connu que d'autres souverains byzantins, comme Constantin le Grand (272-337) ou Justinien I^{er} (482-565), Anastase se distingue par ses qualités de gestionnaire. Malgré une réduction des taxes décidée à son arrivée au pouvoir et plusieurs conflits longs et coûteux, il laisse à sa mort les finances impériales en excédent : le magot est de 320 000 livres d'or, soit pas moins de deux années de recettes fiscales.

IV. FUJIWARA NO MICHINAGA, LE POUVOIR EN TOUTE DISCRÉTION

(966-1028)

Pour vivre riche, vivons cachés : voilà qui fut sans doute l'adage de Michinaga, le membre le plus puissant du clan Fujiwara, qui domina la cour impériale du Japon durant des siècles. Fuyant les titres ronflants, il laisse l'apparence du pouvoir à des empereurs fantoches, mais dirige de facto le pays depuis les coulisses. Et n'oublie pas d'orienter vers sa famille les contributions en riz et en soie expédiées à la cour impériale, jusqu'à devenir l'homme le plus riche du pays.



VI.



VII.



VIII.



IX.

V. KUBILAÏ KHAN, UN EMPIRE TAXÉ DE TOUTES PARTS

(1215-1294)

Petit-fils de Gengis Khan, il se rend maître de toute la Chine et fonde la dynastie des Yuan. Les recettes fiscales qu'il perçoit sont à la mesure de la taille de son empire. Dans son récit de voyage, Marco Polo évalue les revenus tirés de la gabelle à 23 tonnes d'or par an pour la seule province de Hangzhou. Sans compter les taxes sur les épices, le vin de riz, le sucre... Pour Marco Polo, Kubilaï Khan est « le plus puissant homme et de gens et de terres et de trésors, qui oncques fust au monde, du temps de Adam notre père, jusques aujourd'hui ».

VI. ATAHUALPA, DES MÈTRES CUBES DE RANÇON

(1497-1533)

« Dans ce royaume, aucun oiseau ne vole, aucune feuille ne bouge si telle n'est pas ma volonté. » Si l'autorité du dernier souverain de l'Empire inca est immense, sa richesse ne l'est pas moins. Fait prisonnier par Francisco Pizarro et ses conquistadors, il est mis en demeure de verser une rançon pour recouvrer la liberté. Et quelle rançon ! Il s'agit d'emplir d'or et d'argent la pièce dans laquelle il est détenu. Celle-ci a une surface de 32 mètres carrés

sur 2 mètres de hauteur. Atahualpa transmet les ordres à ses sujets et les caravanes chargées de métaux précieux affluent de tout le pays. En quelques mois, la pièce est presque totalement remplie. Cela n'empêchera pas Francisco Pizarro de revenir sur sa parole et de faire garrotter Atahualpa.

VII. MARIE DE MÉDICIS, LA FEMME QUI VALAIT 600 000 ÉCUS

(1573-1642)

Son union avec Henri IV, en 1600, n'est pas un mariage d'amour. Après trente ans de guerres de religion, les finances du royaume sont exsangues et le roi à la recherche urgente d'argent frais. Banquiers et créanciers du souverain, les Médicis consentent à apurer une partie des créances du « Vert Galant » en contrepartie de l'accession de l'une des leurs au trône de France. Le montant de la dot (600 000 écus) vaut à Marie de Médicis d'être surnommée « la grosse banquière » par l'une des maîtresses de son mari.

VIII. JEAN-BAPTISTE COLBERT, DÉVOUÉ À SA PROPRE FORTUNE

(1619-1683)

La mythologie républicaine le pose en archétype du grand commis de l'Etat, visionnaire et dévoué à la tâche. Mais Colbert n'a pas oublié pour autant

de servir ses propres intérêts. Homme de confiance du cardinal Mazarin, il gagne ensuite celle de Louis XIV qui le nomme contrôleur général des Finances après la disgrâce de Fouquet. Il y ajoute par la suite les portefeuilles des Bâtiments, de la Marine et des Mines. Cette omnipotence lui laisse les mains libres pour appliquer sa politique économique, mais aussi pour accumuler les biens et les situations pour lui et sa famille. A sa mort, il laisse un patrimoine dont les estimations varient selon le magazine « Historia » entre 4,4 millions et 7,4 millions de livres, soit 5% du budget du pays.

IX. JOHN WILKINSON, LE ROI DE L'ACIER CRÉE SA MONNAIE

(1728-1808)

Ce pionnier de la révolution industrielle anglaise fut surnommé en son temps « le roi des maîtres de forges ». Inventeur de talent, il met au point plusieurs procédés pour améliorer la qualité de l'acier, produit notamment pour les canons, ce qui lui attire la clientèle de la marine britannique. Pour payer ses ouvriers, John Wilkinson crée des « wages tokens » à son effigie. Passionné par le fer jusqu'à l'obsession, il se fait enterrer dans un cercueil réalisé dans son métal favori. ➤



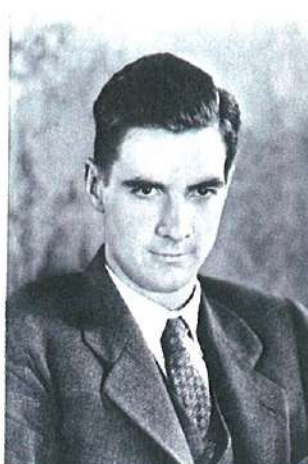
X.



XI.



XII.



XIII.



XIV.

X. JAMES DE ROTHSCHILD, BANQUIER DES PUISSANTS (1792-1868)

« J'ai fait fortune en vendant toujours un peu trop tôt », avait coutume de dire le fondateur de la branche parisienne de la célèbre famille. Banquier des gouvernements et des puissants, gestionnaire de la fortune personnelle du roi Louis-Philippe, James de Rothschild est un habile financier, mais aussi un investisseur avisé, dans l'industrie des chemins de fer notamment. Il devient l'homme le plus riche du pays durant la monarchie de Juillet, au point d'inspirer Balzac, puis Zola pour « L'Argent ».

XI. JOHN DAVISON ROCKEFELLER, PÉTRODOLLARS AVANT L'HEURE (1839-1937)

Pour le « Guinness Book », c'est l'homme le plus riche de tous les temps, avec à sa mort une fortune estimée à 200 milliards de dollars d'aujourd'hui. Rockefeller n'est pourtant pas issu d'un milieu aisé : il commence sa carrière à 16 ans comme employé aux écritures. Mais l'homme a l'intuition d'investir dans une industrie naissante, le pétrole, dès 1863. Trente ans plus tard, la Standard Oil, sa compagnie, contrôle la quasi-totalité du pétrole raffiné aux Etats-Unis.

Ce monopole lui attire les foudres de l'opinion et des politiques. Il faudra à la puissance publique plus d'une décennie de procès pour démanteler l'immense trust, mais la revente des actions ne fit qu'accroître sa fortune.

XII. ZÉNAÏDE YOUSSEPOFF, LES JOYAUX DE LA PRINCESSE (1861-1939)

Des propriétés couvrant des millions d'hectares, des placements dans plus de 3 000 sociétés, une quinzaine de palais et de châteaux... Les biens de cette princesse russe sont si nombreux que la rumeur de la cour la proclame plus riche que le tsar. Elle dispose également d'une collection sans égal d'objets d'art et de bijoux parmi lesquels l'Etoile polaire, un des plus beaux diamants du monde. Avec la révolution russe, la princesse Zénaïde est contrainte à l'exil à Rome, puis à Paris, abandonnant derrière elle une grande partie de ses possessions.

XIII. HOWARD HUGHES, EXCENTRIQUE JUSQU'À LA FOLIE (1905-1976)

Ce sont ses excentricités autant que ses milliards qui ont valu la postérité à Howard Hughes. A 19 ans, il hérite de l'entreprise paternelle, spécialisée dans le forage des puits de pétrole, et

déclare : « Je veux être le plus grand aviateur du monde, le plus grand producteur du monde et l'homme le plus riche du monde. » Arrivé à Hollywood, il rend fou les réalisateurs avec ses lubies et collectionne les aventures avec les actrices. Passionné d'aviation, Howard Hughes fait construire un hydravion d'une envergure record de 98 mètres et rachète la TWA. Mais il sombre peu à peu dans la folie et passe ses dernières années reclus par crainte des microbes, ne se coupant plus ni les cheveux ni les ongles.

XIV. CARLOS SLIM, PLUS FORT QUE BILL GATES (Né en 1940)

Aujourd'hui, l'homme le plus riche du monde. Selon le classement 2010 établi par le magazine « Forbes », la fortune du magnat mexicain des télécoms dépasse légèrement celle de Bill Gates (53,5 milliards de dollars, contre 53 milliards). C'est la première fois depuis 1994 que le palmarès des super-riches n'est pas dominé par un Américain. Cette passation de pouvoir a valeur de symbole : jadis monopolisé par les Etats-Unis, le club des grandes fortunes se mondialise à grande vitesse. Sur les 97 nouveaux milliardaires recensés par « Forbes » cette année, 62 viennent d'Asie. ■